

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

PARAISANT LE DIMANCHE

DOUZIÈME ANNÉE, N° 27. DIMANCHE 3 JUILLET 1892.

PETITE CHRONIQUE

[...]

Les directeurs de la Monnaie viennent d'engager comme ténor M. Chatillon, qui débutera dans *la Juive*. C'est par cet ouvrage que s'ouvrira la prochaine campagne. La première nouveauté que montera la Monnaie sera *Werther* de Massenet, avec M^{lle} Chrétien.

On donnera ensuite le drame lyrique en un acte de M. Albéric Magnard, *Yolande*, dont le principal rôle sera créé par M. Seguin.

DOUZIÈME ANNÉE, N° 52. DIMANCHE 25 DÉCEMBRE 1892.

YOLANDE

C'est mardi prochain qu'aura lieu la première représentation, au Théâtre de la Monnaie, du drame en musique de M. Albéric Magnard auquel la direction a donné une interprétation de premier ordre et des soins particuliers.

L'action au XII^e siècle, en France, dans le château du comte Roland le Hardi.

Affaissée près de la fenêtre de sa chambre, Yolande plonge ses regards dans la nuit. Reverra-t-elle jamais son mari, le héros Roland qui fut toute sa joie ? Il revenait, vainqueur, de la Terre sainte, mais une tempête a dispersé la flotte des croisés et sa nef s'est perdue ; et depuis deux ans Yolande n'a pas eu d'autres nouvelles. Le doute l'a épuisée ; elle sent venir la mort qu'elle désire et qu'elle redoute, dans un suprême espoir.

Mais sa conscience de chrétienne lui fait honte de sa souffrance. Elle se lève, se traîne, s'agenouille devant une image du Sauveur. Que Dieu lui pardonne de n'être qu'à elle-même, à ses ivresses anciennes, à ses tortures présentes. Si Roland est mort, il est au Paradis et que vaut l'amour d'une femme auprès de l'amour divin qui enveloppe les élus ? Qu'importe sa souffrance, si Roland est heureux !

Calmée, elle retourne s'accouder à la fenêtre ; le jour paraît, elle se perd dans une rêverie qu'interrompt la venue de sa vieille nourrice Jeanne. Encore toute une nuit sans sommeil ; n'est-ce pas folie de ne pas reposer, elle si affaiblie ; ce babil semble distraire un peu Yolande, mais le nom de Roland revient bientôt à ses lèvres et elle repousse les consolations de Jeanne.

Elle tressaille tout à coup et prête l'oreille à un bruit lointain. La fièvre l'égare-t-elle ? Non, elle a entendu le galop des chevaux et l'appel des cors. Son cœur ne la trompe pas : c'est le bien-aimé, c'est Roland qui revient. Un homme d'armes paraît au seuil de la chambre. Alerte ! On attaque le château ! « Trêve à toute crainte, fais baisser le pont-levis, ordonne Yolande, et cours au-devant du maître. » En vain Jeanne lui recommande-t-elle la prudence. « Aveugles et sourds vous qui n'aimez pas ! » Elle a retrouvé ses forces et court à la fenêtre. Comme il chevauche

fièrement, Roland le Vaillant ! Des serviteurs entrent essoufflés annonçant le retour du comte. Au dehors, les cris de terreur de la population du château se changent en cris d'allégresse.

C'est trop de joie. Quand Roland paraît, Yolande tombe dans ses bras et expire. Il la porte sur sa couche, essaie inutilement de la ranimer, avec l'aide de Jeanne. Il mande le Chapelain, habile en l'art de guérir. Mais le Chapelain ne peut que constater la mort et se met en prières ainsi que Jeanne.

Roland est tombé sur un siège, assommé. La notion du lieu et du temps ne lui revient que lentement. Peu à peu son esprit s'anime. Le souvenir des heures heureuses le hante. Il dit la beauté, la grâce, la douceur d'Yolande et quand il se heurte de nouveau à la réalité, une rage s'empare de lui. Son besoin de justice immédiate s'exaspère. Il a versé son sang dans les combats, souffert la famine et la fièvre, comme le désespoir d'échouer sur une rive maudite, les hontes de l'esclavage. Enfin il a pu s'enfuir, revoir son pays, son foyer, sa femme, et cette femme, son honneur, sa vie, lui est enlevée. Il se répand en malédictions.

Jeanne et le Chapelain essaient de le calmer. Il détourne sa colère sur eux et les menace de son poignard. Resté seul, et toujours plus exalté, il se rapproche du lit où repose le corps de sa femme et lève le bras pour se tuer.

Mais l'obscurité a envahi brusquement la chambre et une voix bien-aimée a retenti, dominant des chœurs mystérieux. Des formes blanches se dessinent au fond de la chambre et Yolande apparaît entre des théories de saintes, inondée de lumière. Roland a laissé tomber son poignard ; il regarde terrifié le corps inerte de sa femme, puis se tourne vers la vision.

Yolande lui dit l'horreur de sa faute ; un instant de folie allait les séparer pour l'éternité. Dieu ne l'a pas voulu, et, pour ramener le pécheur, a fait un miracle. Gloire à lui ! La honte de l'avoir méconnu sera le plus sensible châtiment. Que Roland vive et se repente, et quand viendra la mort il sera uni dans l'éternelle vérité à celle qu'il pleure.

Tandis que la vision s'efface peu à peu, Roland, se frappant la poitrine, s'accuse humblement de son crime. Un dernier accès de passion l'anime contre lui-même, quand l'égoïsme de son existence lui apparaît. Mais ses yeux sont dessillés ; il a compris le bonheur du sacrifice. Qu'il ne soit pas trop tard ! Que Dieu lui accorde une vie assez longue pour le repentir ! Il s'agenouille les mains tendues vers l'apparition maintenant indistincte.

Le langage d'Yolande est une prose chantée, mêlée à une symphonie d'instruments et de voix. La technique littéraire réside en une recherche des formes de grammaire et de syntaxe les plus favorables à une déclamation rapide. La technique musicale consiste dans l'emploi de thèmes et de tonalités qui se meuvent, varient ou demeurent suivant les exigences de l'action. On ne saurait isoler les éléments du drame pour les juger, car ils n'ont de valeur que dans l'ensemble. Les lois logiques de la littérature et de la musique pures sont modifiées à tout instant par les besoins de l'action, et telle expression, telle modulation, justes à la scène, sont absurdes, considérées à part.

En résumé, Yolande est une étude de caractères mystiques d'homme et de femme, développée rigoureusement dans la forme wagnérienne.

La distribution est confiée aux premiers sujets du théâtre : M. Seguin jouera *Roland le Hardi*, M^{lle} Chrétien *Yolande*. *Jeanne* sera interprétée par M^{lle} Wolf, *le Chapelain* par M. Danlée.

La partition, qui présente de grandes difficultés d'exécution, a été minutieusement travaillée sous la direction de M. Flon, et tout fait présager une soirée de haute saveur artistique.

Plusieurs personnalités artistiques de Paris arriveront à Bruxelles mardi pour assister à la première. On cite notamment M. Francis Magnard, directeur du *Figaro* ; M. et M^{me} Robert de Bonnières, MM Vincent d'Indy, Charles Darcours, Théodore de Wyzewa, Alfred Bruneau, de Fourcault, Savard, Guy Ropartz, etc.

INSTANTANÉ – M. Albéric MAGNARD

L'une des personnalités les plus attachantes de la jeune génération des musiciens français. Vingt-sept ans. Élève de Vincent d'Indy, qui lui a fait oublier le trop rigoureux scolasticisme dont la stricte observance lui valut au Conservatoire de Paris le premier prix d'harmonie dans la classe de Théodore Dubois. Doit aux leçons de Massenet ses idées en contrepoint. Prince héritier d'une des royautés parisiennes, entend ne devoir qu'à lui-même, à son travail et à son talent, la place qu'il veut occuper parmi les artistes. Sa méfiance à l'égard des courtisans éventuels se traduit par une réserve un peu farouche, qui lui fait éviter les relations mondaines, fuir les réunions. Se concentre exclusivement dans son art et pour le connaître « dans les coins », se condamne, l'été venu, au labeur des chefs d'orchestre de villes d'eau. Possède déjà à son actif, outre *Yolande*, qui sera représentée mardi, une *Suite d'orchestre dans le style ancien*, jouée chez Lamoureux, une *Symphonie* exécutée à la Société nationale, *Six poèmes en musique* dont deux furent chantés aux concerts des XX. A en portefeuille une deuxième symphonie presque achevée. Sceptique, dénué d'illusions, généralement mécontent de lui-même. Ne se gobe nullement et cherche avec opiniâtreté des formes neuves pour exprimer en musique les textes qu'à l'exemple de son maître il compose lui-même.

Signe particulier : N'écrit librement qu'à Auteuil, dans l'intimité de ses ivoires anciens, de ses bibelots favoris parmi lesquels grimace une tête de mort et sous l'énorme araignée japonaise qu'une main amie broda dans le plafond de son cabinet de travail tendu de vert sombre.

Autre signe particulier : A recueilli des Jeune-France l'héritage du gilet écarlate et porte des chapeaux de feutre d'un modèle introuvable chez les fournisseurs de la rive droite et même du quartier Latin. — O. M.

TREIZIÈME ANNÉE, N° 1. DIMANCHE 1^{er} JANVIER 1893

YOLANDE

C'est un très pur joyau d'art que cette partition d'*Yolande* dont le Théâtre de la Monnaie nous offrait mardi la primeur. Joyau ciselé avec amour par un artiste d'une probité rare et d'un goût sûr, à la main déjà experte, à l'esprit mûri par un labeur silencieux et concentré.

Le drame – développement psychologique de deux caractères – est conduit avec le souci de donner une expression musicale fidèle aux pensées et aux paroles des personnages, et l'union du poème et de la musique est si étroite qu'on ne pourrait les détacher l'un de l'autre.

En ceci, M. Magnard adopte les principes du drame lyrique selon l'évangile wagnérien. Il se sert, comme le maître, de motifs conducteurs symbolisant non pas tel personnage déterminé, mais les idées primordiales autour desquelles se meut l'action. Et ces motifs, judicieusement choisis en phrases médullaires, constituent la trame sur laquelle l'orchestre et les voix brodent, en larges fleurs soyeuses, des dessins mélodiques déduits des thèmes essentiels.

Le procédé donne à la partition une tenue rigoureuse ; il charme, par ses combinaisons polyphoniques, l'oreille des musiciens, tout en donnant aux non-initiés l'impression d'une œuvre harmonieusement construite, d'un contour ferme et précis.

Et voyez les jolies inspirations qu'il fait naître : quand l'aube dissipe la nuit qu'*Yolande* trouble de ses plaintes et de ses larmes, un chant très doux s'élève de l'orchestre. Et ce même chant reparaît, à la fin du drame, pour exprimer la paix qui descend dans l'âme rassérénée de Roland, lorsque les paroles consolatrices de la jeune femme ont chassé les pensées de révolte qui assiègent le héros.

Pénétré de la logique de cette technique, le compositeur n'a pas jugé à propos de sacrifier aux traditions, de concéder quoi que ce soit à l'éducation imparfaite du public. Ni le poème, que nous avons analysé en détail, ni le tissu musical dont il le vêt ne sont conformes aux idées reçues. *Yolande* donne une sensation d'art intense et plane d'un vol hardi dans les hautes sphères de la pensée.

C'est ce qui a causé quelque surprise à ceux pour qui la musique de *Cavalleria rusticana* constitue la plus délectable manifestation de l'art lyrique contemporain. La surprise était d'ailleurs prévue des artistes qui ont suivi les répétitions d'*Yolande* et qui ont plongé, à travers l'enchevêtrement inusité des broussailles symphoniques, jusqu'au cœur de la partition.

Ces artistes y ont découvert bien autre chose que le procédé dont nous parlons plus haut, et qui n'est qu'un mode d'écrire sur lequel la discussion reste ouverte, bien qu'à notre avis il réponde rationnellement aux exigences du drame lyrique moderne.

Ce qui décèle le musicien curieux de neuf, consciencieux et artiste, c'est sa recherche constante de rythmes appropriés aux états d'âmes des personnages ; c'est aussi le soin qu'il prend d'adapter aux situations du poème les tonalités qu'il juge leur convenir particulièrement.

Les rythmes, il les alterne, il les brise, il les transforme, et parfois il les combine et les emploie simultanément afin de provoquer une impression spéciale.

Les tonalités, il les dispose suivant un plan déterminé d'avance qui ne laisse rien au hasard des trouvailles harmoniques.

Les modulations sont amenées par les nécessités du poème. Et les relations tonales s'établissent rigoureusement, comme les couleurs dominantes dans une toile de maître. En veut-on des exemples ? Les passages de tendresse, les caressants récits d'*Yolande* sont écrits en *fa majeur* ou dans le ton relatif de *ré mineur* ; à peine quelques phrases s'écartent-elles de cette tonalité, tout en restant dans une proximité tonale immédiate. Les parties mystiques de l'œuvre, et spécialement le thème du choral qui traverse toute la partition comme un appel à la piété et une affirmation de foi ardente, apparaissent invariablement en *fa dièze*, ton dont la sonorité orchestrale est particulière.

Nous pourrions multiplier ces exemples. Ils nous paraissent suffisants pour donner une idée de l'esthétique nette et raisonnée de M. Magnard. Débuter de cette manière, alors qu'il est si facile de se faire applaudir en servant aux auditeurs les mixtures usitées, c'est faire œuvre d'artiste sincère et fier.

D'autres ont vanté avant nous les qualités poétiques et musicales d'*Yolande*, la langue mélodieuse – nous parlons du texte et de la musique – dans laquelle est écrite ce petit drame, le soin avec lequel il est prosodié. Il y a là un ensemble de mérites auquel la critique, à de rares et presque honorables exceptions près, a rendu un hommage unanime. En songeant que l'auteur a vingt-sept ans et que c'est son début à la scène, on ne peut se garder d'une vive admiration et l'on présage un avenir exceptionnel.

Lorsqu'il se sera débarrassé des influences qui, fatalement, le hantent, et qu'il aura complètement dégagé une personnalité qui déjà s'affirme, M. Albéric Magnard prendra l'une des premières places dans cette vivante et brillante école de musique française à laquelle nous devons une Renaissance de l'art musical.

La direction de la Monnaie, qu'il convient de féliciter pour avoir osé monter une œuvre purement artistique qui dépasse la compréhension actuelle de son public ordinaire, a confié l'interprétation d'*Yolande* aux premiers sujets de son personnel. Et tous se sont efforcés d'être à la hauteur de leur tâche. M. Seguin donne un relief superbe au personnage de Roland le Hardi, qu'il chante et joue en artiste accompli. Une voix timbrée et puissante, un instinct musical très sûr servent à souhait M^{lle} Chrétien dans sa création d'*Yolande*. M^{lle} Wolf et M. Danlée complètent une interprétation homogène et soignée, et sous la ferme direction de M. Flon, les instrumentistes nuancent et détaillent avec précision la partie symphonique,

vraiment épineuse, qu'un de nos artistes les plus éminents comparait à juste titre à un « concerto d'orchestre ». Un accident survenu au métronome électrique a coupé inopinément la communication entre le chef et les chœurs placés dans la coulisse. Il en est résulté quelque désordre qu'une deuxième audition corrigera.

PETITE CHRONIQUE

À l'issue de la représentation d'*Yolande*, M. Albéric Magnard a réuni à l'Hôtel de Suède les interprètes de son œuvre, les directeurs, chefs de service et solistes du théâtre, ses amis de Paris arrivés pour assister à la première, parmi lesquels MM. Robert de Bonnières, Téodor de Wyzewa, Guy Ropartz, Vigeant, Raymond d'Abzac, Charles Darcours, quelques amis de Bruxelles, etc. M. Francis Magnard, directeur du *Figaro*, présidait le souper qui a été cordial et charmant. Répondant au toast de remerciement porté par le compositeur, M. Stoumon a bu à l'avenir artistique de M. Albéric Magnard, déclarant qu'il espérait être encore directeur de la Monnaie lorsque l'auteur d'*Yolande* terminerait une nouvelle partition et qu'il serait toujours heureux de lui faire bon accueil.

TREIZIÈME ANNÉE, N° 2. DIMANCHE 8 JANVIER 1893

PETITE CHRONIQUE

[...]

ET YOLANDE ? — Plusieurs de nos amis demandent pourquoi il n'y a pas eu de seconde représentation de *Yolande*. Nous ne nous l'expliquons pas.

Une foule d'artistes et d'amateurs de musique, qui n'ont pu se trouver à la première, ont grand intérêt à entendre le drame en musique de M. Magnard.

D'autres, et ils sont nombreux, qui assistaient à cette première et qui ont été frappés de la valeur musicale de l'œuvre, ne demandent pas mieux que de la réentendre. *Yolande* est, en effet, de ces partitions que l'on aime à bien connaître, dont on devine les qualités sérieuses à une première audition, mais qui plaisent encore davantage après un examen plus approfondi. Rien d'ailleurs n'empêche la direction de la Monnaie de représenter ce drame musical, il ne nécessite pas un grand déploiement de personnel ni une mise en scène compliquée.

Dès lors on ne peut s'expliquer la disparition de l'affiche de l'œuvre de M. Magnard.

Nous renvoyons nos amis à la direction de la Monnaie. — F. L. (*Réforme.*)

TREIZIÈME ANNÉE, N°3. DIMANCHE 15 JANVIER 1893

MARGARITÆ ANTE PORCOS

Quelques sifflets ont accueilli la seconde d'*Yolande*, sifflets promptement réprimés du reste par les applaudissements des nombreux soucieux d'art qui assistaient au spectacle.

Plus rien ne manque à la satisfaction esthétique de M. Magnard.

Les suffrages des artistes lui sont acquis et il a obtenu en outre – chose précieuse – les sifflets d'une douzaine d'abonnés, cramponnés à leurs fauteuils comme des huîtres à leur banc, que sa musique empêche de digérer à l'aise.

N'exige-t-il pas pour la compréhension de son œuvre un effort intellectuel considérable et dont sont incapables des mammifères de poids en travail de digestion ?

Alors, naturellement tous : financiers préoccupés d'agiotages, requis par la coulisse de la Bourse, pour qui la musique n'est qu'un passe-temps – tel le bésigue pour les vieilles tantes – et Beckmesser du bel-air, tous les solennels masuirodontes ont escaladé leur vieil arbre pour crier *raca* à cet empêcheur de dormir en rond.

Eh bien, à cela il y a peut-être une transaction acceptable à proposer, que les masuirs, gens d'affaire, comprendront facilement.

Ils paient 60 francs par mois, soit à peu près 3 francs par représentation. Pour cela on leur donne au moins 4 actes. Un seul maintenant les exaspère.

Si, oh masuireux, on vous offrait pour ce malheureux acte qui vous incommode tant, le remboursement du quart de votre soirée, soit quinze sous, nous laisseriez-vous tranquille ?

Voyons, l'offre est sérieuse. Quinze sous ! mais vous nous permettrez, de grâce, – cela nous arrive si rarement ! – d'aller au théâtre.

Qu'on nous donne donc de temps en temps *Yolande* ; nous vous dispensons volontiers de l'écouter.

La Réforme donne en ces termes le récit de cette deuxième représentation mouvementée :

« La seconde représentation de *Yolande* a eu lieu mardi. La salle de la Monnaie était bien garnie, ce qui prouve que les directeurs du théâtre qui ont eu le courage de monter le drame en musique de M. Magnard, ce dont on ne saurait assez les féliciter, ont eu raison d'en donner une seconde audition qui, nous l'espérons, sera suivie de plusieurs autres.

L'impression de la première, que l'on se trouvait en présence d'une œuvre de valeur, pleine de généreuses promesses, a été entièrement confirmée.

Les artistes et les vrais amateurs de musique assistaient nombreux à cette représentation et ont applaudi de tout cœur.

Cette manifestation de sympathie n'a pas été du goût de certains abonnés qui ont cru devoir protester violemment.

La musique de M. Magnard exerce sur eux une mauvaise influence. Cela les crispe, trouble leur sommeil ; on n'entend plus aux fauteuils leurs ronronnements de chats satisfaits et bienheureux, d'être caressés par la musique laxative qu'on sert habituellement.

Donc, M. Magnard, tout comme jadis Wagner et Bizet, a eu les honneurs des sifflets. C'est parfait.

Mais pourquoi diable ces abonnés qui payent en moyenne 3 francs par cachet pour avoir le droit de régenter le théâtre et d'y imposer le mauvais goût artistique viennent-ils entendre *Yolande*, alors qu'il leur serait si simple de siroter leur mazagran dans la taverne d'en face, en attendant la *Cavalleria* de leur cœur ?

Qu'ils manifestent donc un peu moins d'intransigeance. Ce n'est pas trop d'avoir au moins une fois par an un acte de vraie musique, pour toutes les banalités de goût douteux qui peuplent le répertoire.

F. L. »